

Au bout du plateau ils atteignirent un endroit découvert qu'ils avaient peut-être vu cent fois. Mais en ce moment les beautés de la nature semblèrent leur causer une émotion inconnue. Ils s'arrêtèrent ravis d'admiration et Urbain s'écria :

—O Cecile, qu'il fait beau ici !

—Oui, Urbain ; si beau, qu'on voudrait avoir des ailes pour traverser la vallée.

Ce qui excitait à ce point leur enthousiasme, c'était le paysage qu'ils avaient sous les yeux : la Senne coulant à travers la vallée, la vallée couverte de riants villages étagés les uns sur les autres et se détachant sur le vert clair des hêtres et le vent sombre des chênes. Tel était le tableau.

Ils seraient restés longtemps absorbés dans leur contemplation, si Blaise, accourant à eux, ne leur eût crié :

—Eh ! Urbain, avancez donc. Votre père n'est pas content de vous voir rester aussi en arrière.

—En effet, à quoi pensons-nous donc ? Nous oublions le monde entier, murmura le jeune homme, en jetant un regard d'intelligence à sa fiancée. Venez, Cécile, dépêchons-nous.

Ils rejoignirent bientôt leurs parents. Le père Coutermann gronda un peu. Mais lorsqu'Urbain, d'une voix attendrie, essaya de peindre la beauté de la vallée de la Senne, le visage du fermier devint pensif, et il secoua la tête en silence.

—Oh ! oh ! mon garçon, s'écria le meunier en riant, qu'est-ce qui te monte ainsi la tête ? Si tu n'y prend pas garde, l'amour te fera perdre la cervelle.

Le fermier s'arrêta et dit d'un ton sérieux :

—Non, c'est une preuve certaine, qu'Urbain aime sincèrement et profondément sa fiancée. Je m'en souviens comme si c'était hier : lorsque la mère d'Urbain m'avoua enfin qu'elle souhaitait d'être ma femme, quelque chose comme un voile tomba de mes yeux, et je m'arrêtai de même sur le bord de la vallée de la Senne, sentant mon cœur battre et bénissant Dieu d'avoir fait le soleil si clair et la nature si belle. Tout m'y semblait admirable.

Le vieillard avait prononcé ces paroles d'un ton si pénétré, d'une voix si touchante, que tous ses auditeurs sentirent leurs yeux mouillés de larmes.

Urbain prit la main de son père et la baisa en murmurant avec émotion :

—Merci, merci pour ma bonne mère. Je sens dans mon propre cœur combien vous l'avez aimée.

—Venez donc, mes amis, dit le meunier : nous n'arriverons jamais à Beersel. Dieu sait com-

bien de temps nous resterons encore à prendre le café chez mon frère. Nous risquerons de ne pas voir grand'chose du tir.

Ils pressèrent le pas et devinrent un peu plus silencieux, car le soleil était brûlant, le chemin escarpé, de sorte qu'ils étaient assez fatigués lorsqu'ils entrèrent dans la ferme de William Roosens, à Beersel.

Ils n'y trouvèrent que la fermière en grande toilette, qui après des saluts sans fin, leur apprit que le maire était venu chercher son mari pour assister à la réception des archers étrangers. La plupart des membres de leur société devaient même prendre part au tir ; aussi avait-on résolu de ne pas prendre le café, mais de souper tous ensemble à la ferme. Le mieux était donc d'aller tout de suite au milieu du village pour voir le cortège, si c'était possible.

On suivit le conseil de la fermière.

Près de la petite église, et devant la porte du cabaret qui avait le *Cygne* pour enseigne, le cortège était prêt à se mettre en marche, précédé de la société qui offrait le concours. D'abord le bedeau, portant la grande bannière, où l'on voyait le corps de saint Sébastien criblé de flèches. Puis le fou, agitant les grelots de sa marotte, et tâchant de faire rire les spectateurs par ses cabrioles et ses grimaces, puis la musique composée de deux tambours et d'un fifre. Derrière eux le roi de la corporation tout constellé de médailles, de cueillers d'argent, de fourchettes et de pinces à sucre gagnées par les membres dans de précédents concours ; puis quatre petits garçons coiffés d'immenses chapeaux d'osier pour les préserver de la chute des flèches.

Suivaient une centaine de tireurs inscrits, tous hommes robustes portant de longs arcs.

Sur un signe du roi, les tambours exécutèrent un roulement de marche que le fifre accompagna de ses sons suraigus. Tout le cortège des villageois s'ébranla, et se dirigea dans un assez beau désordre, vers un chemin creux qui conduisait à une prairie où était dressée une haute perche.

On avait placé beaucoup de bancs tout autour, et le cabaretier du *Cygne* avait même dressé sur l'herbe une tente où il servait à boire et à manger.

Le père Coutermann et sa compagnie prirent place à une distance suffisante pour n'être pas atteints par les flèches, et se firent servir chacun un verre de bière.

Blaise, le domestique, était assis à côté de son maître et regardait, la bouche béante, au sommet et sur les deux côtés de la perche, les beaux oiseaux dont les plumes rouges volaient au vent.

La nouvelle des fiançailles d'Urbain et de